le Tibet avec ses montagnes désertes, ses neiges, ses vents glacés, ses privations et ses misères. Sans doute le chemin qui s'étendait devant nous était hérissé de rudes montagnes encore, désolé par de vastes solitudes où régnaient le vent et le froid ; mais c'était le chemin du retour. Tout au bout notre imagination apercevait comme un mirage, sous un beau et chaud soleil, de riches campagnes, des cités populeuses, des maisons confortables et des arbres verts. L'avant-goût de cet avenir qui s'approchait adoucissait pour nous les amertumes présentes. Aussi, malgré notre santé ébranlée (Dutreuil de Rhins avait la poitrine déchirée d'une toux obstinée et avait maigri visiblement, moi-même je ne valais guère mieux), nous rendossâmes gaîment notre harnais d'explorateur.

Les préfets avaient laissé pour nous accompagner une vingtaine de cavaliers sous la conduite du « tong-yig ». Ils étaient tous assez braves gens, quoique très menteurs, et gais compagnons. Il était curieux de les voir avec leurs grands cheveux, leurs grands bonnets et leurs grands fusils dodeliner nonchalamment de la tête sur leurs petits chevaux trottinant, et faire tourner sans cesse leurs moulins à prières en marmottant d'interminables litanies pour tromper ou au moins pour sanctifier l'ennui de la route. Arrivés à l'étape, et l'on était obligé de faire halte de très bonne heure pour laisser aux yaks le temps de manger, ils charmaient leurs loisirs en absorbant un nombre incalculable de tasses de thé beurré et en jouant aux dés ou à quelque autre jeu de hasard. Joueurs ardents, ils poussaient de temps en temps de petits cris vibrants et passionnés pour marquer leur joie ou leur colère aux différentes péripéties de la lutte. Jamais cependant nous ne les vîmes en venir aux mains ni se quereller violemment. Le soir venu, le tong-yig allumait sa lampe et quelques bâtons odoriférants, les plaçait sur un petit banc entre deux petits vases de fleurs symboliques et psalmodiait avec des inflexions de voix bizarres une prière qui n'en finissait pas. Souvent nous causions, et ces conversations, semées de mots et d'idées imprévues, contribuèrent à nous faire connaître et comprendre ce peuple original, sympathique malgré ses défauts et sa rudimentaire civilisation.